TRADUIRE L'ESPACE DE MAURICE CHAPPAZ : LE TRADUCTEUR À L'ÉPREUVE DU MULTICULTUREL

Liliana Cora FOŞALĂU[1]

Abstract: Maurice Chappaz is an outstanding Francophone Swiss writer. Our interest in his monumental work has started several years ago, and it has enabled us to open an important field in the study of the dynamics of identity in European Francophone literature. Space is granted particular attention throughout the work of the writer. Titles such as *Journal intime d'un pays*, *Le Valais au gosier de grive*, *Tendres Campagnes*, *La Haute Route du Jura, Bienheureux les lacs*, *Testament du Haut-Rhône* etc., clearly underline this aspect. Particularly interested in the practice of translation and in the study of space in literature, we have considered that the work of Maurice Chappaz offers a particularly productive field to our preoccupations. This study, which is dedicated to the cultural dimensions of the translation of the literary text, is based on two texts by Chappaz. The former, placed at the edge of the poetic narrative and of the prose poem, is entitled *Chant des cépages romands*. The latter is a long free verse poem, called *Vocation des fleuves*. Both texts represent a real challenge to the translator. Our reflexion will be structured around the following questions: the typology of the space, toponyms, culturemes, poetry as translation of another language, the multilingual and multicultural context – its influence on Chappaz's expression of the space. The theoretical issues of translating space in these two poems by Maurice Chappaz will be illustrated through results of our own practice of translation.

Keywords: translation, space, identity, multiculturalisme, writing.

I. Maurice Chappaz – l'espace à l'œuvre, l'œuvre d'un espace

Parmi les noms les plus célèbres dont la Suisse romande a enrichi le patrimoine de la culture européenne figure, sans conteste, celui de Maurice Chappaz (1916-2009). La connaissance de son œuvre devrait s'étendre à un public beaucoup plus large que celui de son pays de naissance, ne serait-ce que pour deux raisons : la prégnance accordée au thème identitaire et une

[1] Université « Alexandru Ioan CUZA » de Iaşi, Roumanie, lilifosalau@yahoo.com.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

manière spéciale de dire le pays, moyennant une écriture très spéciale, intimement habitée, du paysage. Ces constantes de l'œuvre se doublent d'une poétique (tantôt implicite, tantôt explicite) de l'espace identitaire. Une double conjonction – vie/espace, espace/écriture, serait la caractéristique essentielle du type d'approche du monde chez Maurice Chappaz, et de la note très personnelle d'une écriture attachante, comme émanée par l'esprit du pays-paysage où elle s'ensource. Un lien d'enfance, originaire même, existe entre lui et ce pays hiératique, Valais hors du temps, œuvrant une communication intime avec ce qui sustente l'âme du poète, en premier lieu la terre, le sacré, les gens, le temps, éléments par excellence culturels et dont la traduction posera pas mal de problèmes.

Une zone importante de sa vie et de son écriture s'organise autour de l'expérience du voyage. Même si le voyage physique de Chappaz, qui n'est pas dépourvu d'une forte dimension intérieure, regroupe de nombreuses destinations du monde, comme la France, l'Italie, la Laponie, le Népal, le Mont Athos, la Russie, la Chine, le Liban, la Norvège, l'itinéraire le plus affectionné demeure celui de la Haute Route du Jura et du Valais natal.

Le poids merveilleux mais aussi douloureux du souvenir du temps et de l'espace, l'attachement à la terre natale, avec sa culture traditionnelle, sont faciles à observer dans la majeure partie des titres de son œuvre : *Les Grandes Journées de printemps* (1944), *Verdures de la nuit* (1945), *Testament du Haut-Rhône* (1953), *Chant des cépages romands* (1958), *Le Valais au gosier de grive* (1960), *Chant de la Grande Dixence* (1965), *Portrait des Valaisans en légende et en vérité* (1965), *Tendres campagnes* (1966), *La Haute Route* (1974), *La Haute Route du Jura* (1977), *Bienheureux les lacs* (1979), *Journal de l'année 1984. Ecriture et errance* (1996), *Vocation des fleuves* (1998).

Écrire l'espace de l'identité suppose encore le rajout d'éléments sociaux, idéologiques, psychologiques, culturels dans toute la complexité du terme. Pour l'écrivain dont on s'occupe, c'est interroger la « place-identité suisse » dans les altitudes du paysage, dans le caractère des gens qui l'habitent (paysans, montagnards, vignerons sont à leur tour porteurs de marques spatiales et culturelles identitaires), dans le sens du fleuve, le symbolisme du jardin, mais aussi de l'arche, dans la résistance du rocher qui structure et qui fortifie. Interroger l'espace identitaire, c'est aussi saisir la différence dans la ressemblance, le moi dans l'Autre, à travers la communion dans et par l'écriture. Avec Chappaz on est en présence d'une écriture de l'origine porteuse de mémoire affective, religieuse, intellectuelle, culturelle dans toute

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

la richesse et le resplendissement du terme, qui mettra à l'épreuve le traducteur.

II. Pour introduire aux textes en question

Afin d'illustrer la problématique de la traduction de la culture dans le texte littéraire, et, plus précisément, les problèmes que l'espace chappazien, par excellence porteur de multiculturalité, lancé comme un défi au traducteur, nous nous arrêterons sur deux « échantillons ». Le premier texte, situé à la frontière du récit poétique et du poème en prose, s'intitule *Chant des cépages romands*. Le deuxième est un ample poème en vers libres, *Vocation des fleuves*. On propose de parler plutôt, et non sans raisons, de deux poèmes, pour simplifier ce problème d'appartenance au genre littéraire.

Le *Chant des cépages romands* parait en 1958 (in *Eloge des vignes suisses*), fruit d'une période de sept ans où Chappaz avait travaillé dans les parchets de la famille, où il avait administré le domaine viticole de l'oncle Maurice Troillet en vigneron-encaveur, bon connaisseur de la vitiviniculture et de la grande culture du vin. C'est un « hommage à la matérialité de la vigne et un hymne au savoir-faire des vignerons » (Isabelle Ruff[1]) qui se remarque par la coexistence des rythmes musicaux, ayant l'air d'une litanie, et des termes techniques qui « ancrent la poésie dans le sol » (*idem*). À l'honneur – l'espace valaisan, le cher Valais natal, auquel on ajoute d'autres lieux du vin, Vaud, Neuchâtel, Le Jura etc. Le lecteur assistera à la naissance des grands vins comme résultat du processus d'un transfert identitaire, matériel et spirituel, humain et divin, du nom propre vers le nom commun, du lieu au cépage et par la suite au cru. À cela s'ajoute la nécessité de la maîtrise d'un vocabulaire capable de mettre en valeur les synesthésies. Et Chappaz en est Maître. Son *Chant*… parle simultanément à l'ouie, aux yeux, au goût, à l'odorat, voire au toucher. Au traducteur d'assumer la lourde tâche de rendre ces synesthésies, cette musique divine du vin (inscrite dans les toponymes) sans trop de pertes, tout en restant proche de cette réussite exemplaire de la coexistence du poétique et du technique.

La *Vocation des Fleuves* paraît en 1998. C'est un ample poème superbe et bizarre en même temps, qui nous situe en pleine problématique de l'espace et de l'interculturel par plusieurs aspects et données. Il y est question de racines et de destin, de sens et de culture, d'appartenance et d'universalité,

[1] Dans la préface au *Chant de cépages romands*, Zoé, 2009, p. 4.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

d'humanisme et de beauté, d'ouverture et de dialogue, reconnaissance, spécificité et diversité, de l'un et du multiple. Ce qui surprend le lecteur et qui peut facilement décourager l'imprudent (ou le téméraire) traducteur, c'est l'abondance inouïe des références culturelles, présentes tout d'abord du côté du nom propre. Les domaines auxquels la référence culturelle renvoie sont très divers : la littérature (Ramuz, Rousseau, Mistral, Voltaire), la peinture (Maurice Troillet, Nicolas Manuel, Paul Klee), la géographie, de loin la mieux représentée (l'Aar, le Rhône, le Tessin, le Valais, etc.), l'histoire (Alexandre le Grand), la mythologie (Olaf et Brigitte), la religion (Saint Trophime, la Judée, le Jourdain, les saints), la viticulture (Châteauneuf du Pape, Dôle de l'Evêché, terroir), la technique (les ingénieurs, la géométrie des écluses, le barrage, la centrale atomique) l'architecture (ponts, ardoise, tuile, dalles de verre), l'identité (la Suisse, les Trois Suisses, « notre côté celtique, notre côté viking »), etc. Le traducteur, serait-il un esprit encyclopédique pour tout savoir et tout pouvoir rendre en une autre langue ? Hélas, non, et tant pis pour lui, car la tâche sera longue et dure… Heureusement que Chappaz lui vient un peu à l'appui, en dressant à la fin du poème une liste, une sorte de glossaire[1] qui comprend 26 « termes » et leurs explications. Sur les 26 « entrées » 25 en sont des noms propres, tandis que la dernière est constituée d'une originale et très parlante explication de l'*Être humain* : « … où l'on peut encore greffer sur le sauvage, où le voyage intérieur n'est pas socialement irréversible » (Chappaz cent pour cent).

Points communs entre les deux poèmes qui constituent notre sujet d'intérêt théorique et de pratique traductive: la place centrale qu'y tient l'espace, la qualité d'un langage hautement poétique, la stylistique de la phrase savamment complexe, voire compliquée le plus souvent, le conditionnement espace / identité / écriture, la liquidité œuvrant à l'intérieur de la musique du langage et de la poétique de la relation (qui est toujours une forme de communication), l'idée que tout langage traduit un autre, associée à celle que tout est parlant dans l'univers (dans le vin parle la terre et le terroir, le vin est la vraie langue, les fleuves écoutent) et surtout la quasi présence de la référence culturelle. Aucun des deux textes n'a jusqu'ici été traduit en roumain. Le travail a été d'autant plus incitant !

[1] C'est déjà, on peut dire, une « traduction » appuyant la lecture-compréhension du poème, ce que Cordonnier appelle *complémentation*, si nécessaire lorsque le détail culturel foisonne; voir Cordonnier, *Traduction et culture*, Didier, 1995, p. 182.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

III. Structurer les questions de traduction

Notre réflexion sera structurée autour des questions suivantes : l'écriture subjective de l'espace, poétique et typologie, les toponymes, les culturèmes, la poésie - traduction d'une langue autre, le contexte suisse multilingue et multiculturel comme facteur de rayonnement sur l'expression chapazienne de l'espace. Quiconque sera curieux de lire les deux poèmes aura quelques surprises.

D'abord, il sera surpris de voir à quelle fréquence les noms propres apparaissent, et ne manquera pas de s'interroger sur leurs rôle, sens et significations dans le texte source et la possibilité de rendre ce même rôle et rayonnement sémantique et culturel dans le texte d'arrivée. Ensuite, la teneur de l'espace qui acquiert les dimensions d'une Présence, laisse place à l'esquisse d'une poétique. La charge poétique d'un texte où les données techniques du sujet (la problématique vitivinicole dans le *Chant des cépages romands,* ou bien tout un champ lexical de l'architecture et de la construction, des sciences dans la *Vocation des Fleuves*) ne font pas défaut – voilà bien un autre obstacle à franchir par le traducteur (« si la chose était possible… », comme Nerval jadis réfléchissait au sujet de la lecture-interprétation de ses *Chimères*). Mais il n'y a pas que les toponymes qui posent problème du côté du nom propre. Avec ces noms, on rentre de plein pied dans la sphère de la traduction de la culture. Les cépages et leur rattachement à l'espace, à l'ensourcement identitaire, les crus, les synesthésies que le vin intègre / comporte, les espaces du vin (de culture, d'élevage, de production, de vieillissement, de consommation et de vente), les métiers du vin, tout est élément culturel qui exige de nombreuses compétences de la part du traducteur.

Si dans la pratique de la traduction on est plutôt seul, et que la solitude favorise ce travail ayant trait à la création (quoi qu'on en dise !), du côté de la théorie j'avoue avoir joui de très bonne compagnie. Ballard et Ladmiral, Cordonnier et Meschonnic ont été pour beaucoup dans mes tentatives d'esquisser un cadre théorique à même de faire comprendre les mécanismes de l'acte du traduire en ce cas de figure, tels que je les ai assimilés dans la foulée de ces célèbres théoriciens de la traduction. Si tout ne ressort pas à la théorie, j'espère que la pratique traduisante, telle que je l'illustre ici par des exemples et des commentaires, laissera voir quelques principes et techniques empruntés aux théoriciens mentionnés. On en reparlera à la fin.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

III.1. L'espace du sujet / subjectivité de l'espace

« Comment traduire la subjectivité ? » est une question rhétorique dans le sens qu'une réponse nette ne peut être donnée et, dirait-on, parce qu'il y a autant de modalités de traduire la subjectivité qu'il y a des manière de la dire/écrire. Pour ce qui est de l'écriture de l'espace, les choses sont encore plus évidentes, pour ne pas dire… plus subjectives et, conséquemment, plus compliquées lorsqu'il s'agira de traduire. On sait qu'avant d'être informé par des représentations culturelles, le paysage est construit par une manière de perception, et qu'un des premiers apprentissages culturels est constitué par la relation de l'individu à l'espace, selon l'affirmation de Maddalena De Carlo [1].

Écrire le moi, c'est indéniablement chez M. Chappaz écrire le paysage, le pays, car, tel qu'il l'affirme dans la *Vocation des fleuves*, « tu ne peux être toi-même qu'en ayant le sens du fleuve », ayant le devenir comme parcours dans le sang. L'eau est un élément constitutif du paysage identitaire suisse : « La Suisse est un nœud un nœud rocheux […] / Et le nœud de trois fleuves » (VF[2]). Chappaz accorde à l'élément aquatique une large place, valorisant son potentiel à l'ouverture, à la communication, à la circulation, à l'édification du sens de vie même : « La culture suit un trait d'eau / Selon la nature le fleuve est la voie la vérité de la vie » (*ibidem*).

Le paysage est l'espace du sentir, le foyer originaire de toute rencontre avec le monde. Il constitue la donne originaire de l'être, résultat de la communication première de l'homme et du monde. Vivre (dans) un certain espace, c'est s'identifier avec, être soi-même le lieu. Dans l'œuvre de Maurice Chappaz, l'équivalence entre texte (comme représentation du pays) et pays (comme référent où s'originent les signifiants), entre le pays et le moi qui en est traversé, fait de la biographie « une manière de géographie dessinant les régions où se situer » (Carraud[3], 2005 : 52).

---

[1] Maddalena De Carlo, in *L'Interculturel*, CLE International 1998, p. 59 : « Les relations de l'individu à l'espace représentent un des premiers apprentissages culturels : reconnaître les paysages, s'orienter dans le mouvement, nommer les lieux sont des activités dont les modalités diffèrent selon les cultures ».

[2] Pour des raisons d'économie d'espace, on notera dorénavant pour les citations CCR – le *Chant des cépages romands* et VF la *Vocation des fleuves*.

[3] Cristophe Carraud est l'auteur d'une remarquable monographie de l'écrivain, que nous considérons comme incontournable pour tout chercheur ou lecteur voulant approfondir sa connaissance de Chappaz : Christophe Carraud, *Maurice Chappaz,* Seghers / « Poètes d'aujourd'hui », 2005.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

Dans la littérature, le paysage ne coïncide pas à un pays réel, mais il demeure l'image d'un pays perçu du point de vue d'un sujet. C'est donc à l'idée de subjectivité que l'on devra se tenir lors du parcours des représentations littéraires de l'espace, bien que le point de vue du sujet se ressource, dans la plupart des cas, à une réalité objective. Mais à partir d'une donnée objective (en tant qu'espace réel), l'écrivain procédera à des valorisations subjectives de la donnée première. Parce que le paysage a sa propre vérité intérieure, « plus profonde, plus spirituelle que la réalité physique »[1], lisible selon Chappaz dans le registre d'une grammaire du relief, mais aussi d'une archéologie et d'une spiritualité: « La grammaire d'une partie du monde est enfouie ici ; les fronts, les solives, les granits contiennent les syllabes incréées qui clament purement Dieu[2] ».

Ce qui est à remarquer dans ce type de paysage dont la représentation subjective est fondée sur la relation, l'ouverture, c'est qu'à travers la valorisation de la dimension subjective, l'écrivain accentue les dimensions trans-subjective, interrelationnelle, interculturelle, interhumaine. L'eau donne sens, crée une civilisation, rassemble, coule/circule, nourrit, ressource, structure le monde et le paysage, l'être. « Tu ne peux être toi-même qu'en ayant le sens du fleuve », conclura l'écrivain dans sa *Vocation*…

III. 2. Poétique et typologie de l'espace

L'œuvre de M. Chappaz relève d'une préoccupation quasi constante pour la valorisation des coordonnées identitaires de l'espace. Qu'il s'agisse du *Testament du Haut-Rhône*, de *La Haute Route du Jura,* du *Chant des cépages romands*, ou de la *Vocation des fleuves*, on remarque chez l'écrivain le même plaisir à dire ensemble « le lieu et le moi », la destinée qui s'enracine dans les terres, le cher Valais – « pays réel et carrière de sens », les terres-pays qui se lisent comme les poèmes, comme les vies, le plaisir et le devoir de dire les lieux qui toujours exercent leur génie. Un fil indestructible tisse dans l'œuvre la conjonction-vocation du pays et de l'écriture, du moi et du paysage. L'espace n'existe pas en l'absence de l'individu, l'individu ne peut se définir sans se situer dans une place précise. La perception du moi, comme celle du

[1] *Apud* Michel Collot (dir), *Les enjeux du paysage,* Bruxelles, OUSIA, 1997, p. 195, qui renvoie à une conception de Proust sur les vertus du paysage intérieur, sur la manière dont les sensations subjectives peuvent édifier le sens d'une œuvre ; on ajoute la nécessité d'interpréter le monde selon le langage des choses, d'apprendre un autre type d'alphabet.
[2] Maurice Chappaz, dans *Testament du Haut-Rhône*, p. 41.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

temps ou de l'espace, ne se concrétise que dans et par l'écriture qui toujours s'origine à un espace, à une terre, terre-pays.

Une poétique de l'espace chez l'auteur romand est intimement associée à celle de l'identité et de la relation, comme nous l'avons déjà mentionné[1]. Ce qui vaut un approfondissement dans ce contexte, c'est la manière dont la présence de la référence culturelle, par le truchement du nom propre en premier lieu, mais aussi par la modalité énonciative du type maxime, par son ultra fréquence, complique et complexifie le travail du traducteur. Ainsi par exemple la relation comme matrice poétique du texte *Vocation des fleuves*, ou bien le transfert identitaire et spatial moyennant l'interculturalité et l'idée de la reconnaissance du Même dans l'Autre. Au centre de ces constructions identitaires et textuelles - l'eau / les eaux, le / les fleuves, qui, tout en traversant les terres, les pays, les imprègnent des mêmes capacités d'identification-reconnaissance, vertus relationnelles et structurantes, fondatrices, universalisantes.

Afin d'illustrer ces propos, nous proposons ici la traduction de quelques passages du poème :

Elveţia e un nod un nod stâncos
Alpii se rotesc în jurul propriei axe,
Dar nici un Alexandru nu mai vine să taie nodul.
A fost înlocuit cu ingineri !
Iar nodul celor trei fluvii
Asemeni cozilor unor tauri
Sau a unei turme întregi e răget de cascade
Umblet, tropăit pînă dincolo de gheţari
Coarne izbite de stâncă.
Aar, Ron, Reuss, Rin si Tesin,

La Suisse est un nœud un nœud rocheux
Les Alpes tournent sur elles-mêmes
Pas d'Alexandre pour trancher ce nœud
mais des ingénieurs !
Et le nœud de trois fleuves
Comme trois queues de taureaux
De tout un troupeau de taureaux : cascades mugissantes piétinements hors de la glace
Coups de cornes contre les rochers.

[1] Pour en savoir davantage: nous avons consacré des analyses détaillées à l'espace identitaire et à la poétiques de l'espace chez Maurice Chappaz dans: « Maurice Chappaz. Pour une poétique de l'espace identitaire », in *Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne,* Junimea, 2011, p. 407-419 et « Maurice Chappaz. The Writer as Author of His Identity Space », in *Human and Social Studies*, no 3/2013, p. 61-77.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

toate

îşi caută calea, îşi urmează drumul.

Curgerea apelor – odihna oamenilor,

puterea de a rămîne, de a rezista […].

Pămînturile vor fi ţinute laolaltă printr-un pact,

dar fluviile îşi vor urma drumul ! […]

Privesc Ronul

Apă ce curge, apă în galop

şi iată-mă purtat înspre Laponii…

Acelaşi cuvînt aici şi acolo

pentru a numi renul (Ron / ren).

Ronul e poate marele cerb sălbatic

care coboară grăbit între două pustietăţi:

între ţinutul Camargue şi gheţari

Murmurul albastru al Mediteranei

un ochi deshis înspre Europa

şi o imensă şerpuire misterioasă în Africa :

Ronul şi Nilul numai ele două.

Un fluviu poartă în sine îngemănarea.

Ascultaţi-i pe locuitorii din Valais : vorbesc germana, vorbesc romanşa […]

Nu avem aici decît un singur popor,

iar el vorbeşte o singură limbă – limba vinului.

Doriţi să serviţi ? Ce să vă

L'Aar le Rhône la Reuss le Rhin le Tessin chacun

se sauve de son côté.

Fuite des fleuves halte des hommes

Leur résistance […].

Les terres seront retenues par un pacte

Que les fleuves s'en aillent ! […]

Je regarde le Rhône

L'eau qui court l'eau qui galope

je touche à la Laponie…

Le même mot pour dire le renne

Le Rhône c'est le grand cerf sauvage

Qui détalle qui se presse entre deux solitudes :

Camargue et glacier

Le clapotement bleu de la Méditerranée

Avec une fente à la hache en Europe et avec un tracé

gigantesque et mystérieux en Afrique :

Rhône et le Nil les deux seuls

Un fleuve porte l'unité

Ecoutez le Valais… ils parlent allemand

ils parlent romand […]

Il n'y a qu'un seul peuple et sa vraie langue

c'est le vin

Vous désirez ?

Dôle de l'Evêché Châteauneuf du Pape ?

Notez l'accent de tous les terroirs

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

dăm :

Dôle de l'Evêché, Châteauneuf du Pape ?

Urmăriţi felul în care pământul vorbeşte prin vin.

Fiţi ştiutori precum pământul ! […]

Cîteodată în mintea mea ţinutul Valais seamănă cu Norvegia,

seamănă cu Bretania, seamănă cu Provenţa […]

In tot ce simt pentru ai mei, în toate legăturile mele cu ei

e o copleşitoare Iudee. […]

Ayez la science de tous les climats ! […]

Parfois le Valais dans ma cervelle ressemble

à la Norvège

ressemble à la Bretagne ressemble à la Provence […]

Je sens dans toutes les relations avec

les miens

l'immense petite Judèe. […]

En vue d'une possible typologie de l'espace à analyser dans une étude ultérieure, on peut d'ores et déjà affirmer la double structuration matérielle : l'espace terrestre et l'espace aquatique, mais on devra détailler encore. Par exemple, pour la première série, on aura la montagne, la vallée, le village, la forêt, le vignoble, tandis que pour la deuxième on pourra penser au fleuve, au lac, à la mer, aux glaciers, et entre les deux espaces, l'île ou l'arche. On est très près, dans cette valorisation symbolique religieuse du Valais, de l'image biblique de l'arche jetée par Dieu sur les eaux au début du monde :

> Le Valais. *Vallis*, la vallée par excellence appelée ainsi par les Romains [...]. En effet c'est bien le plus fin vaisseau que Dieu ait jamais lancé sur la mer du premier jour, l'arche la plus ample et la meilleure qu'il ait jamais chargé de blé et de vin[1].
>
> Spui Valais. *Vallis*, valea prin excelenţă, astfel numită de Romani […]. De fapt e chiar cel mai fin vas pe care însuşi Dumnezeu l-a slobozit la apă, l-a scos la marea din ziua dintîi, cea mai încăpătoare şi mai bună arcă, tot de Dumnezeu umplută cu grîne şi vin.

La vallée est inséparable de la montagne non seulement d'un point de vue géographique, mais surtout dans la perspective d'une archéologie du

[1] Dans *Partir à vingt ans,* Genève, La Joie de Lire, 1999, p. 64.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

sens du monde, dans leur jeu de montée et de descente, d'altitude et de profondeur.

III.3. Les toponymes

Une place importante dans l'élaboration d'une poétique de l'espace y tiennent (comme jadis chez Proust) les « noms de pays », les toponymes (auxquels on intègre aussi les noms d'eaux, très importants pour l'identité suisse) et les coordonnées topographiques des lieux, qui, à force d'attachement, passent en des coordonnées *topo-affectives*. Les villages et leurs noms lui tiennent à cœur, et on voit déjà une préoccupation spéciale pour la langue à travers laquelle les nommer :

> Je me nommais les villages (leurs noms dans les romans de C., leurs noms de baptême sur la carte), les villages qui insistaient sous le voile. Mais c'étaient, autant que des maisons, des baies, des fruits juste mûrs, prêts à se décomposer dans ce que je ne savais plus devoir advenir : nuit ou lumière. (*Le Livre de C.*)

Parmi les noms de pays, le Valais tient une place de choix. « Valais, *vallis, vallis lacrimarum* » dans beaucoup de représentations, mais aussi, presqu'inséparablement, vallée *« abundans frumento »* (dans le *Testament du Haut-Rhône*), les deux constituant des valorisations culturelles faciles à reconnaître par le lecteur (*Valais, vale, vale a lacrimilor, dar şi pământ al abundenţei*), et qui nous portent vers les origines latines communes.

La *Vocation des fleuves* se donne à lire comme synthèse de trois dimensions de l'espace - géographique, religieuse et affective - qui structurent en égale mesure l'être et le pays :

> C'est le Jourdain qui se glisse dans le lit du Rhône […] / Une ville c'est un esprit / Et cet esprit ordonne un pays rien n'est désincarné / Ca part du corps qui est la géographie de l'histoire qui est l'expérience / […] Ce peuple des pâturages de l'eau de source du roc du Rhône du / Rhin du Tessin des petites villes actives / […] / Le bonheur d'un petit pays est d'être humain / Entre l'iceberg et le gratte-ciel.

În albia Ronului s-a strecurat şi curge Iordanul […] / Un oraş e spirit / Iar spiritul rînduieşte o ţară, nimic nu rămîne gol. Rînduiala începe de la trup, care e geografia istoriei, experienţa / […] Neamul acesta creccut pe

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

păşuni, cu apă de izvor, crescut pe stînci, pe Rin şi pe Tesin, prin mici şi harnice orăşele / […] / Adevărata fericire a unei ţări mici e să poată să-şi păstreze omenescul / Între iceberg şi zgîrîie-nori.

Une valorisation poétique à part des toponymes est rencontrée dans le *Chant des cépages romands*. Le Valais natal est « une tranche du monde et de l'humanité hautement vineuse » / *parte a lumii şi a umanităţii cu vin din plin împărtăşită*. Ce terroir, dont la qualité émerveillante est la fraîcheur, se laisse appréhender par le truchement des toponymes. Les noms de lieux ont par la suite donné des noms de cépages et/ou de crus, dont le traducteur sera tenu de garder au moins la musicalité, sinon leurs tonalités de couleur, fraîcheur, intensité de goût, saveur et arôme/odeur/flaveur. En voici un échantillon:

> Elle [la fraîcheur] accompagne la verdeur et le moelleux surprenant des grands La Côte, le délicieux fruité rocheux des Yvorne, le nerf de l'Aigle, le ferme et fluide Villeneuve, le Dézaley si bellement amer et bouqueté. Quel est le meilleur, songez-vous, de tous ces vrais vins ? […] Le Dézaley, par exemple, est un miracle de finesse, mais si vous lui opposez un Evêché, un clos de la Tournelette, vous serez impressionnés par un contraste quasiment féodal[1]. (CCR, 35)

> Răcoarea însoţeşte verdele inconfundabil şi dulceaţa ce se topeşte în gură – uimitorul gust al nobilelor vinuri La Côte, sau deliciosul gust fructat al vinurilor Yvorne, ea dă nerv răpitorului Aigle, susţine puternicul şi curgătorul Villeneuve, sau acel Dézaley cu buchet aparte, cu superbu-i tanin ! […] Vinul Dézaley, de exemplu, este un miracol de fineţe, dar dacă îl puneţi pe lîngă un Evêché, sau un Clos Tournelette, veţi fi uimiţi de regescul contrast.

Pour souligner l'importance du lien fort existant entre le raisin et son lieu, la marque spatio-identitaire dont le vin est porteur, encore une citation :

> Le Fendant ! Ce nom est un sceau valaisan. Il caractérise l'ex-cep bourguignon. Nous voici dans la Romandie brune : la lumière en est belle et les rochers sont ivres. (CCR, p. 33)

[1] Pour le « contraste quasiment féodal », c'est clair que je ne pouvais pas traduire mot à mot. Je me suis sortie par « regesc », qui souligne à la fois la distance et la supériorité.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

> Fendant ! Numele acesta este o pecete a ţinutului valaisan. El vorbeşte despre un străvechi soi burgund (soiul soiurilor). Iată-ne, cu acest vin, în bruna Romandie : de-atâta frumoasă lumină, stîncile-i sunt bete[1].

Toutes les références culturelles et affectives ne peuvent pas être rendues en une autre langue lors de la traduction, si « intacte » que reste la transposition des noms propres. Ce n'est pas que les noms propres qui rendent la traduction de Chappaz sollicitante. Dans la phrase citée, on a le bel exemple de « l'ex-cep ». Le traducteur sent bien le jeu de mots, mais aussi la valorisation superlative du cépage qui a donné ce vin, le Fendant. Car *ex-cep* c'est à la fois l'ancien cépage et l'exceptionnel. Ma meilleure solution a été le rajout, car il n'y a pas d'équivalence en roumain pour dire les deux vérités à la fois. Alors j'ai repris un peu, pour accentuer : une fois *soi străvechi* (l'ancienneté) et après *soiul soiurilor* (la valeur exceptionnelle).

Transférer un nom propre de son berceau linguistique à un autre, sans l'accompagner du transfert de la référence culturelle aura pour résultat une diminution indéniable des valeurs dont il est porteur. Car, pour souligner, par exemple, la différence entre un Dézaley et un Clos Tournelette, le traducteur doit minutieusement se renseigner sur les deux crus, sur leurs qualités, origines, utilisation / consommation, etc. On pourrait dire ici, avec Fabrice Antoine, que « le traducteur est autant passeur de mots que passeur de culture, ou, plutôt […] il est passeur de mots et contrebandier de culture, tant la culture est discrètement véhiculée par les mots[2] ».

Au-delà de leur fréquence, les noms de lieux devenus noms de cépages et de crus ont un rôle à part, étant donnée leur musicalité et l'effet d'exotisme que leurs sonorités entraînent : le Dézalay, l'Evêché, le Glacier, le Tournelette, l'Aigle, l'Arvine, l'Amigne, la Malvoisie, le Johannisberg, le Syrah, le Pinot, le Chasselas, etc. Une dimension interculturelle ne manque pas d'être observée non plus à l'intérieur de la belle coexistence des sonorités françaises et allemandes. La marque identitaire et culturelle de ces noms est censée passer à travers l'usage qu'en fera le traducteur qui pourra étoffer si nécessaire, ou faire appel à l'incrémentialisation, car ces toponymes, dans la plupart des situations, dénotent et connotent à la fois, figurant de véritables

[1] J'ai longuement hésité entre *bete* et *îmbătate* pour traduire « ivres », mais par similitude avec *Le Bateau ivre*, j'ai préféré garder *bete* ; en plus, c'est l'effet qui est accentué, non pas le processus.

[2] Dans Michel Ballard (coord.), *La traduction, contact des langues et des cultures* (1), Artois Presses, Université, 2005, p. 111.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

culturèmes. Il y a donc une charge connotative dans les noms propres (et spécialement dans les toponymes) qui nous interdit toute approche neutre ou « innocente ».

III.4. Les culturèmes

Dans la foulée de Ronney, bien que des théories plus récentes et plus solides aient été élaborées au sujet des culturèmes[1], on a essayé de regrouper quelques « problèmes culturels », des connotations culturelles d'une langue difficiles à être traduites: les noms - cépages et crus – dont on a déjà parlé, les allusions à l'histoire, à la géographie, à la nourriture, à la culture de la vigne et, dans toute la richesse du terme - à la culture. Les expressions imagées et proverbes ne font pas défaut non plus. Mais la difficulté de la traduction des culturèmes ne réside certes pas dans leur regroupement, c'est juste un moment du travail, pour se donner du courage.

La déroute que suscite la *Vocation*… vient de la grande fréquence des allusions culturelles, du fonds culturel qui sert de « trame » au texte. On a compté environ quatre-vingts occurrences culturelles, directement présentes dans le poème, ou seulement suggérées, par renvoi, par allusion. La traduction de Chappaz ne pourra en aucun cas être « annexion », car il n'est pas question de rendre les culturèmes par des équivalents. On ne peut pas « mettre au Même l'habit de l'Autre » (comme disait Cordonnier), et la poétique des fleuves illustre à merveille cette impossibilité et ce devoir à l'ouverture et à la vérité que le traducteur est appelé à assumer. D'autre part, on sait, avec Galisson, que « la culture se cache (aussi) derrière les mots » et que les mots d'une langue ne peuvent pas dire tout ce que les mots d'une autre langue disent. Les langues et les cultures, les langues comme cultures sont des identités en soi, le plus important pour le traducteur doit être de rendre compte des différences, de les traduire et non pas de les effacer.

Dans le cadre de cet exercice interculturel proposé, la traduction de l'espace et de la vitiviniculture, une importance à part est revenue aux toponymes, sur la valeur desquelles on a insisté dans la partie correspondante de l'étude. Il s'agit en premier lieu de leur reconnaissance, par le traducteur, comme hauts lieux du vin et de l'identité, comme

[1] On pense à Georgiana Lungu Badea et à Michel Ballard en premier lieu.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

culturèmes[1]. Par la suite, on peut avoir leur passage, par effet métonymique, en noms communs (Arbois – l'arbois) ou de noms communs en noms propres (païen – le Païen), la référence culturelle gardant toute sa validité.

Mais, à part les toponymes, il y a aussi les noms communs du paysage viticole. Qu'il apparaisse sous le nom de *terroir, clos*, ou *tablar*, ce paysage pose souvent des problèmes de traduction, d'abord parce que sa structuration et son organisation ne sont pas les mêmes en Suisse et en Roumanie. À des données administratives et paysagères différentes correspondront, des dénominations différentes. La difficulté de la traduction augmentera lorsque ces correspondances ne pourront être établies. L'absence de correspondant lexical (suite à l'absence d'équivalence culturelle) exige la présence d'une explication, en note, rajout ou incrémentialisation. « Tablar » et « clos » en serait deux exemples parmi d'autres.

Le vin incarne cette signification du terroir qui parle d'un « enracinement socioculturel, d'une identité socioculturelle » (*Maryvonne Perrot*). Connotation et indices socioculturels sont étroitement liés dans la traduction des toponymes[2]. Le discours de la vigne est, de toute évidence, un discours que l'on prend comme un terrain marqué par la jonction entre diverses cultures (littéraire, linguistique, technique – la vitiviniculture, artistique, œnologique, géographique, sociale, historique, etc).

De prime abord, on aura encore à faire au discours descriptif, c'est-à-dire que le niveau stylistique régira l'emploi de la parole du traducteur, comme cela est souvent le cas pour le texte d'origine, qu'à sa base se trouve un spécialiste du vin (l'œnologue par exemple) ou du verbe poétique (l'écrivain). Chappaz réunit les deux, et pour le traducteur ce sera d'autant plus incommode. Un exemple : « Il [Rouge du Pays] a une robe d'un rouge violet quasi épiscopale, et il est mordant sous le velours » / *Acest vin (un roșu de regiune) are o culoare grozavă, e purpură arhierească, plăcut în gură, cu mîngîieri de velur, dar chiar simți că-l bei.* C'est clair que la traduction mot à mot ne nous sert à rien et qu'il faut bien savoir éviter les pièges (le cas des mots *robe, quasi épiscopale, mordant*).

1. Le mot est pris dans le sens que propose M. Ballard. Principalement, il s'agit de désignateurs culturels, signes renvoyant à des référents culturels, des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture (in Ballard, *op. cit.*, p. 126). Ces désignateurs peuvent être des noms propres (Cotnari, Clos-Vougeot Dézaley) ou des noms communs (cotnar, clos, tablar).
2. Comme l'avait montré et argumenté Corinne Wecksteen, *in* Michel Ballard, *op. cit.*, p. 111-113.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

Le discours sur le vin relève, comme on s'attendait, d'une philosophie que celui-ci a engendrée chez le consommateur à travers les époques. Être né dans un pays du vin, comme Maryvonne Perrot l'affirme[1], vivre dans un pays du vin forge une identité, colore l'existence avec des données culturelles qui lui sont inhérentes, liées à certaines formes de sensorialité, de vitalité et de convivialité. Maurice Chappaz nous fait découvrir de très belles formules de ce type, dont la traduction constituera une preuve d'habileté sémantique, stylistique et culturelle de la part du spécialiste. En voici quelques « maximes » :

- « Avec le vin on salue tous les voisins » / *Cu vinul întâmpini vecinul*, ce qui exprime à la fois les valeurs universellement valables de la convivialité et de la fierté que le vin englobe, et qu'il confère à son détenteur.
- « Donnez-nous du vin du Valais, qu'il soit rouge et bon frais ! » / *Vin de Valais să ne dați, c-un roșu ne bucurați!*
- « Le salvagnin du Jura, plus on en boit, plus on va droit ! » / *Cu salvagnin de Jura – mergi tot drept, oricât ai bea !*

La traduction en roumain de ces deux dernières constructions pourrait avoir seulement la valeur d'une explication, parce que le transfert lexical ne peut être doublé de correspondent matériel ; tandis que la culture valaisanne du goût et de la vigueur s'appuie sur les valeurs du terroir (vin/s du Valais, salvagnin du Jura), en Roumanie la même chose se dirait par l'appel à nos propres vins de terroir.

Le traducteur sera obligé à faire appel à l'étoffement et à l'incrémentialisation, ne pouvant pas jouer sur les valeurs du lexiculturel[2], car les compétences de son lecteur (auditeur) ne sont point garanties. On connaît peu (ou pas) en Roumanie les vins valaisans, mais c'est sûr qu'il y a du sous-entendu dans les formules énoncées. On sait que le salvagnin est une fierté locale pour les Jurassiens, et l'écrivain romand parle en mêmes

[1] Dans *Des Hommes et du Vin. Le vin comme marqueur d'identité culturelle*, sous la dir. de Jocelyne Pérard et Maryvonne Perrot, Dijon, Editions de l'Université de Bourgogne, 2010, p. 83.
2. Terme défini par Fabrice Antoine en 1998 comme il suit : « Le lexiculturel est ce qui, au-delà des mots, des lexies, s'actualise spontanément chez le locuteur. Le lexiculturel appartient donc au non-dit […]. Il flatte le lecteur en lui permettant de décoder l'allusion culturelle. » Apud Corinne Wecksteen, in Ballard, *op. cit.*, p. 105.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

termes du *Païen*[1] – « grand ordinaire du vieux temps », qui accompagnait habituellement la nourriture frugale. Quelle belle occasion que de traduire le nom du *Païen* en roumain à la suite de l'interrogation interculturelle de ce nom devenu qualificatif vinicole ! Pour traduire correctement une simple phrase comme : « Le Païen est le vin de Pasteur, le Salvagnin du Jura, l'arbois dont il disait… », il faut avoir des connaissances de viniculture, de géographie, il faut savoir que Pasteur a vécu à Arbois où on peut visiter le musée du savant, que le Salvagnin est la fierté des Jurassiens, et que le nom propre (Arbois – la ville) peut donner le nom commun (arbois – le vin du lieu, produit à Arbois) par effet de métonymie (comme par exemple chez nous Cotnari – cotnarul). Sinon, l'énoncé risque de donner de mauvaises traductions, sinon incompréhensibles.

III.5. Traduire la poésie – une langue autre

Il est utile peut-être de rappeler ici le *credo* de Chappaz marqué en épigraphe au poème : « Envers et contre tout je crois à la Suisse/Comme Paul Celan à la langue allemande ». Par syllogisme, on pourra dire que pour l'écrivain, un pays équivaut à une langue. Mais pas besoin de faire appel au syllogisme, car le poète avait une prédilection spéciale à dire la ressemblance terre/pays, leur manière similaire de parler et de se donner à lire (les terres se lisent comme des livres, il existe une grammaire du paysage, le vin est le traducteur de la terre, etc.). Cette langue, c'est celle de la poésie, où une partie de non-dit, de silence, d'allusion, de mystère restera toujours à découvrir et à reconnaître comme telle. La traduction de ces dimensions de la langue poétique, voilà qui constituera une épreuve pour le traducteur, et les théoriciens de la traduction connaissent bien ces réalités, plus ou moins visibles. Leurs reconnaissance et transposition par le traducteur sont en rapport direct avec ses propres aptitudes à lire et à re-construire un texte.

D'abord, on a le problème de la traduction de l'image artistique (à teinte scientifique parfois, proche d'une sorte de géographie culturelle). Une liaison existe, certes, entre la configuration de l'espace et l'expression

[1] On peut se demander si dans ces cas-ci la note, qui se situe dans la complémentation, qui montre l'inconnu, est vraiment nécessaire. Son rôle dans le traduire est d'informer sur la culture de l'Étranger (Cordonnier, 182) lorsque la traduction ne réussit pas à combler ce besoin. Mais comme il est évident que l'on a affaire à des crus (le Salvagnin, le Païen), nous considérons que la note serait superflue, pesant sur la « note » de fraîcheur (en accord avec les vins) de la traduction.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

linguistique qui se charge d'en rendre compte, l'imaginaire de la langue. Quelques symboles pour l'espace dont on parle reviennent dans la *Vocation des fleuves* : le nœud (« La Suisse est un nœud rocheux », « le nœud de trois fleuves »), l'arche / l'origine (« La Suisse sera le pays de l'origine »), le taureau (« trois fleuves comme trois queues de taureaux / de tout un troupeau de taureaux », « le dieu taureau aux trois cornes »), le fleuve (les images en sont trop nombreuses pour les citer ici) . À chaque image ou symbole - sa densité de signification, et au traducteur l'effort de les rendre, de faire perdre le moins que possible dans leur « transfert » linguistique.

Un autre aspect qui autorise cette réflexion sur la nécessité de traduire un langage par un autre, c'est la reconnaissance, dans le vin, d'un langage qui demande à être traduit, du fait que le vin même laisse parler en lui la terre où la vigne se ressource :

> Qu'est-ce qu'il [le vigneron] a trouvé, marié, acclimaté dans ses pépinières pour rassembler douze plants, pour en faire ses tiges d'élection, ses donneurs de joie, ses **traducteurs de terroir** éloquents et subtils[1], apostoliques et vineux, les cépages exprimant le pays, produisant une goutte unique ? (CCR, p. 11)
>
> Oare ce-o fi găsit vierul prin grădinile sale, ce logodnă a firelor de viţă o fi săvîrşit, cum le va fi obişnuit cu locul de-a obţinut, din douăsprezece fire diferite, aceste soiuri de mare falâ, aducătorii bucuriei, guri prin care vorbeşte pământul, cu graiuri atât de convingătoare şi subtile, ca de apostol, graiuri în care curge vinul, soiuri în care se simte pământul ţării, viţă dătătoare de vin cum altul nu-i.

Traduire « une goutte unique » par « un vin cum altul nu-i » nous semble rester dans la zone stylistique de Chappaz et nous épargner l'inconvenance d'une formule exacte du type « o picătură unică » (traduction mot à mot) qui ne rend ni la qualité exceptionnelle, ni l'émerveillement, comme le fait la traduction proposée, porteuse des deux connotations requises.

Un autre problème qui se pose à l'intérieur des débats portant sur la langue poétique, c'est la traduction du non-dit. Qu'il « manifeste sa présence » dans l'allusion, l'affirmation d'un secret ou bien la valorisation du silence ou d'autres formes d'expression de ce type, dans l'expérience

[1] C'est nous qui soulignons. On adore la formule *traducteurs de terroirs* et c'est en consonance parfaite avec notre réflexion.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

commune partagée, le traducteur devra l'identifier et mettre en place un langage, des formules qui le laissent exprimer, passer vers le lecteur étranger à ces allusions, secrets ou pratiques culturelles.

III.6. Le contexte multilingue et multiculturel

Les rapports interculturels sont à considérer non dans leur immobilité, mais dans leur mouvement, dans leur capacité à échanger, à engendrer de nouvelles structures, significations, modes et modèles de vie, de communication.

L'espace et le vin, leur représentation et leur expression littéraire et linguistique illustrent et intègrent brillamment la problématique de l'interculturalité.

Pour ce qui est des *Chants*…, il s'agit de traduire une riche culture de la vigne et du vin. Les difficultés ne sont pas rares, étant donné les approches interdisciplinaires et intertextuelles, la nécessite de la (re)connaissance du symbolisme et d'un imaginaire qui ne se laissent pas facilement saisir, et encore plus difficilement transposer d'une langue à l'autre, d'un univers géoculturel à un autre.

En ce qui concerne la *Vocation des Fleuves,* il nous a semblé que l'ample poème se constitue en tant que matrice d'un modèle interculturel de haute qualité. À part la poétique de la relation qui est esquissée à partir de la métaphore du fleuve et de circulation, du parcours, du brassage, d'autres aspects du texte soutiennent cette idée, surtout la richesse de la référence culturelle, dont on a parlé dans l'introduction aux textes. Tout s'y convoque et rejoint : la géographie (les terres et les eaux, les montagnes, les rochers, les alpages et bois, les glaciers, etc.), l'histoire, les ancêtres, les nations, les religions, les époques, les arts, les langues, tout sous le signe du sens, de la valeur, de la perpétuité. Pour rendre l'idée que toute langue est culture et que la culture ne réside pas seulement dans ce que les mots exposent, mais aussi dans ce qu'ils cachent, que le traducteur fait avant toute chose un travail de renseignement culturel avant de procéder à la traduction proprement dite, ce poème nous offre l'appui du glossaire. Belle leçon de lecture de la culture que Chappaz nous offre, face à cet univers multiculturel. L'écrivain nous est apparu ici comme illustration du concept d' « homme décentré » tel que Cordonnier le théorise[1], c'est-à-dire l'homme ouvert à l'autre, comme l'espace qu'il habite et qui l'habite intimement. On aimerait mentionner

[1] Voir J.-L. Cordonnier, *op. cit.*, p. 126.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

encore la présence, dans le poème, de plusieurs allusions à diverses langues, de plusieurs langues (le latin, le français, l'allemand, le romanche). Et, c'est tout aussi important, le recueil de 1998, qui donne une version poétique du texte *Vocation des fleuves* paru en 1969, rassemble quatre traductions du poème : allemande, italienne, romanche et anglaise (plus, en tête, évidemment, la version française originale).

Par l'œuvre de Maurice Chappaz, la culture suisse illustre brillamment l'idée de métissage, de multiculturalité. Ces réalités multiculturelles se manifestent par la coexistence des langues, un enchevêtrement de caractères dans l'âme simultanément latine, germanique, celte, plus une diversité de paysages (principalement les montagnes et les eaux – fleuves, rivières, lacs, mers), mais aussi les autres cultures, à leur tour vitales – la vigne et les blés, qui gardent, dans leur « mariage », tout le symbolisme de l'espace européen religieux. La *Vocation des fleuves* illustre aussi le dépassement de l'ethnocentrisme comme rapport au monde nuisible à la traduction parmi d'autres (Cordonnier en a beaucoup écrit). Dans l'univers textuel de Chappaz, comme dans le monde qu'il reflète, il n'y a pas de langue unique, de culture unique, d'identité monolithique. Tout est fait de morceaux, de parties, de racines multiples qui, ensemble, assurent le dialogisme, la diversité, préservent les structures du monde rhizomique dont d'autres ont aussi rêvé.

IV. Conclusions théoriques

Pour argumenter et illustrer ici la dimension culturelle de l'acte du traduire, spécialement dans le texte littéraire, on s'est appuyé sur les théories de M. Ballard, J.-L. Cordonnier et J.-R. Ladmiral. Ces théories nous ont fourni les suggestions d'une approche pratique et de plusieurs découpages à l'intérieur de la pratique traduisante dans le contexte vitivinicole tout spécialement. Par la suite, c'est pour nous, à chaque fois que l'on parle des limites et possibilités de la traduction, un devoir que de référer à l'incontournable Henri Meschonnic. La charpente théorique de notre modeste application s'est édifiée selon quatre directions principales.

Premièrement, il s'agit de Michel Ballard, qui, dans l'ouvrage cité, avait souligné la dimension de la traduction comme contact des langues et des cultures. La traduction figurerait ainsi le paradigme de la *transposabilité*, étant,

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

avant toute chose, « relation de la langue au monde »[1]. Une large place est réservée, dans le cadre de ces discussions sur la traductibilité, aux désignateurs de référents culturels, ou *culturèmes*, selon une terminologie qui fait autorité. Le discours de la vigne et du vin, intégré ici à celui de l'espace, ou comme celui de l'espace, offre un matériau qui est loin d'être épuisé.

Par la suite, on a bien compris ce que Cordonnier a théorisé, le fait que le traducteur établit le rapport entre les signes de deux ou plusieurs langue-cultures et qu'aucun langage ne peut livrer ses secrets sans la clé de la culture dont il est porteur. Dans le cadre si complexe, multilingue et multiculturel de l'espace suisse, les problèmes de la connaissance de cette spécificité par le traducteur se posent comme une nécessité, avant que l'acte traductif ne lance ses défis. Car si connaître est une étape incontournable de ce parcours, elle ne résout pas les difficultés de la transposition en une langue et une culture autre. Après la connaissance, vient le moment de la reconnaissance des lieux, leur « lecture » et interprétation en tant que référents de telle ou telle dimension culturelle. On a beaucoup apprécié dans ses théories l'importance assignée à l'enchevêtrement interprétation-traduction – l'une n'allant pas sans l'autre. Le texte littéraire est le plus apte à illustrer cette interdépendance. Il se montre aussi grand défenseur de la préservation des traits culturels étrangers dans le texte traduit, ce dont nous nous déclarons aussi l'adepte. On ne peut envisager la traduction éthique en l'absence de ces traits qui sont le signe premier de l'authenticité d'un texte, de son identité, comme de celle de son auteur. Vu le fait que la traduction est un « rapport historique, culturel et politique » (Cordonnier, 145, dans la foulée de Meschonnic), il nous a semblé que l'écriture de Chappaz illustre brillamment cette situation dialogique, le besoin de décentrement, non pas d'ethnocentrisme, par la métaphore du fleuve, souvent valorisé dans ses textes et dont la *Vocation* parachève l'emploi et la valeur.

Vient ensuite la bien connue la théorie ladmiralienne de la « compétence périlinguistique » inhérente à l'acte du traduire. La *périlangue* rassemble les éléments civilisationnels, plus certaines compétences spécifiques qui définissent des langues de spécialité, sociolectes et technolectes, liés à des pratiques sociales déterminées. Nous l'avons

[1] M. Ballard, *op. cit.*, p. 125.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

considérée très adéquate à nos situations de traduction et tout spécialement à la dimension interculturelle du domaine vitivinicole.

En quatrième lieu, on renvoie à Meschonnic. Il reconnaît, dans sa critique de la formule du traducteur « passeur » (qu'il trouve comme une « métaphore complaisante ») que la traduction est souvent représentée comme une communication entre les cultures. Ce qui importe, selon le théoricien et poéticien de la traduction, ce n'est pas de faire passer (qui justifierait la formule du passeur), mais « dans quel état arrive ce que l'on a transporté de l'autre côté. Dans l'autre langue. » (Meschonnic : 1999, 17). L'approche éthique et qualitative de l'acte du traduire nous semble, en tout temps et lieu, essentielle.

Le travail pratique dans les espaces de la parole a été pour nous une satisfaction personnelle, et, on espère, interpersonnelle, car, le traducteur, comme l'écrivain, s'adresse à un public. Il sait qu'il sera entendu ou lu par quelqu'un d'autre, à l'intention duquel il a travaillé. Cela a été pour nous aussi une occasion spéciale de réfléchir, à travers le problème de la traduction de la dimension culturelle de l'espace, ou celui de la terminologie vitivinicole et ses aspects culturels et identitaires, sur le rapprochement traducteur – lecteur et les compétences sollicitées par le premier chez le deuxième, à partir de quelques points de vue émis par Philippe Hamon sur le descripteur[1]. Pour résumer, il s'agit, selon Hamon, de plusieurs qualités, parmi lesquelles les plus importantes seraient : la compétence lexicale, une compétence encyclopédique, une autre – imaginaire, une quatrième – mémorielle, et la dernière dans son « tableau », la compétence herméneutique. Serait-ce une hardiesse de dire que ce *quintette* gouverne aussi le travail du traducteur de l'espace ? On espère avoir donné ici une idée sur la complexité de l'exercice traduisant, interculturel par excellence, où marques identitaires et lexicales, grammaticales et sémantiques, mémorielles et encyclopédiques se rejoignent et s'illuminent réciproquement.

Ecrire le pays, le lire, le donner à lire au bout d'un travail de déchiffrement, de traduction par la suite, c'est approcher la problématique inépuisable de la culture. Chez M. Chappaz, les terres se lisent comme des livres ; elles accumulent des strates de signification, de

[1] Dans *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, 1981, p. 40-47. Le descripteur étant tout simplement l'auteur du texte descriptif, qui construit chez son lecteur une série de compétences, en réponse aux siennes propres.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)

mémoire, qui appellent leurs archéologues du sens, passants et passeurs, lecteurs traducteurs, fidèles interprètes dont l'écriture demeure constamment à l'écoute. C'est pour cela que nous avons préféré de parler de *l'espace de Chappaz*, juste parce que chez l'écrivain l'espace est fortement marqué comme coordonnée identitaire, comme ensourcement et appartenance.

Bibliographie :

Textes de Maurice Chappaz

Chant des cépages romands (1958) : Genève , Zoé, 2009.

Vocation des fleuves, 1998 : Genève, La Joie de lire.

Testament du Haut-Rhône (1953*)*, Albeuve, Castella, 1989.

Journal de l'année 1984. Ecriture et errance (1996) : Lausanne, Empreintes.

La Haute Route du Jura, (1997) : Lausanne, 24 Heures.

Ouvrages critiques sur l'espace et sur l'œuvre de Maurice Chappaz

Carrau, Christophe (2005) : *Maurice Chappaz*, Paris, Seghers / « Poètes d'aujourd'hui ».

Collot, Michel (dir.) (1997) : *Les enjeux du paysage*, Bruxelles, OUSIA.

FOŞALĂU, Liliana (dir.) (2011) : *Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne*, Iaşi, Junimea.

Théorie de la traduction et études critiques

Ballard, Michel (2005) : *La traduction, contact de langues et de cultures* (1), Arras : Artois Presses Université.

Carlo, Maddalena De (1998) : *L'Interculturel*, Paris, CLE International.

Cordonnier, Jean-Louis (1995) : *Traduction et culture*, Paris, Didier.

Hamon, Philippe (1981) : *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris : Hachette.

Ladmiral, Jean-René (1991) : *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris : Payot, (1979).

Meschonnic, Henri (1999) : *Poétique du traduire*, Paris, Verdier.

Crédits : Etude réalisée dans le cadre du programme de recherche PN II – IDEI, « L'Espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine », contrat no 218/2011, financé du Budget d'Etat par le CNCS – UEFISCDI. Nous en remercions le CNCS – UEFISCDI.

BDD-A2733 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:34 UTC)